



HAL
open science

LA POPULATION MONDIALE AU XX^e SIECLE

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. LA POPULATION MONDIALE AU XX^e SIECLE. Revue Défense Nationale, 1993, 49, pp.19-35. halshs-01147952

HAL Id: halshs-01147952

<https://shs.hal.science/halshs-01147952>

Submitted on 3 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La population mondiale au XX^e siècle

Gérard-François DUMONT

Le 1^{er} janvier 1900, il y avait 1,63 milliard d'habitants sur la planète. Lequel d'entre eux aurait-il pu imaginer que ce chiffre allait augmenter de 220 % pour atteindre en 1990 plus de 5,2 milliards, selon les estimations des organismes internationaux ? ⁽¹⁾ Certes, la croissance démographique du XIX^e siècle n'avait déjà pas été négligeable (31 %), mais comment penser que l'évolution future serait sans commune mesure avec celle du siècle finissant ?

Une personne disposant d'informations aurait cependant constaté la formidable puissance démographique acquise par le Royaume-Uni au XIX^e siècle, avec une population qui a augmenté de 10,4 millions en 1800 à 38,7 millions en 1900 ⁽²⁾, soit 272 % en un siècle. Or, selon les données tant de l'Onu que de la Banque mondiale, l'accroissement démographique de la population du monde au XX^e siècle devrait être d'une proportion équivalente.

(1) Office statistique et division de la population des Nations unies, et Banque mondiale.

(2) Marcel Reinhard, André Armengaud, Jacques Dupâquier : *Histoire générale de la population mondiale* ; Montchrestien, Paris, 1968.

Comment imaginer, en 1900, que l'expansion démographique de l'apogée britannique du siècle écoulé allait se généraliser à l'ensemble du monde ?

Avant d'expliquer ce phénomène, il convient de l'étudier en détail et de spécifier ses caractéristiques. Il sera ensuite nécessaire d'éviter le piège du simplisme globalisateur, car les évolutions démographiques des différents pays mettent en évidence de grands contrastes régionaux, en essayant de deviner ce que l'avenir réserve.

DE L'IMPLOSION À LA DÉCÉLÉRATION

Le caractère inédit de la croissance démographique du XX^e siècle est directement lié à l'augmentation du taux d'accroissement annuel moyen résultant d'un écart accru entre le taux de natalité et celui de mortalité. En effet, le taux moyen annuel de croissance est passé de 0,8 % pour la période 1900-1925 à 0,9 % dans le deuxième quart de siècle ; puis il a doublé et atteint 1,8 % dans les années 50 et 2 % dans les années 60. Un maximum de 2,1 % a été calculé durant la période 1965-1969. Ce taux a ensuite commencé à baisser régulièrement : 1,9 % pour les années 70, 1,8 % en 1980-1984 et 1,7 % en 1985-1989. Les années 1965-1969 symbolisent donc une réalité démographique inédite dans l'histoire de l'humanité. D'une part, jamais la population mondiale n'avait connu un tel rythme de progression, même dans les périodes de forte croissance démographique (néolithique, XI^e et XII^e siècles). D'autre part, ce rythme apparaît comme un sommet précédant la descente et ne sera sans doute plus jamais observé.

La croissance annuelle se traduit par une augmentation très nette des ressources humaines, puisque le taux s'applique sur une base plus importante. Le supplément annuel de population était de 17 millions vers 1925. Il s'enfle après 1945 pour atteindre 45 millions en 1945 et 72 millions au moment du maximum observé pour le taux de croissance vers 1968. Le taux d'accroissement de ce supplément annuel diminue ensuite et l'excédent est estimé à 90 millions en 1990. Ainsi la croissance de la population mondiale apporte chaque année des effectifs équivalant à ceux d'un pays comme le Nigeria ou l'Allemagne réunifiée.

L'évolution démographique du XX^e siècle est donc loin d'être homothétique avec le temps et permet de distinguer trois phases.

1900-1939 : le taux de croissance n'est guère supérieur à celui du XIX^e siècle. La neutralisation de la variole et de la diphtérie a fait chuter la mortalité infantile dans les pays que l'on ne dénomme pas encore sous le terme « développés ». La révolution pasteurienne a produit ses effets dans cette même zone. Cependant, la diffusion des découvertes médicales dans le reste du monde reste limitée ⁽³⁾.

1940-1969 : le rythme de croissance change de nature, car la baisse de mortalité s'observe dans les pays en voie de développement. C'est à cette période que l'on peut accoler l'expression si répandue « d'explosion démographique. » Même si le terme est en fait inadapté pour deux raisons : d'une part, une explosion suppose une rupture brutale alors que la poussée démographique répond à un mécanisme qui a sa propre logique et qui n'a rien de soudain, même s'il est spectaculaire ; d'autre part, parce qu'une explosion suppose des débordements. Or ceux-ci, qui s'expriment par des migrations, ont été jusqu'à présent fort modestes par rapport à l'importance de la croissance démographique. C'est pourquoi Alfred Sauvy pensait que le terme « implosion » était mieux approprié ⁽⁴⁾.

Depuis 1969, le rythme de croissance baisse progressivement, dans des proportions régulières mais inévitablement limitées compte tenu de l'inertie des phénomènes démographiques qui s'inscrivent dans la longue durée ⁽⁵⁾. La diminution de l'intensité de la croissance démographique mondiale est acquise, mais elle n'est qu'amorcée. Voici venu le temps de la décélération.

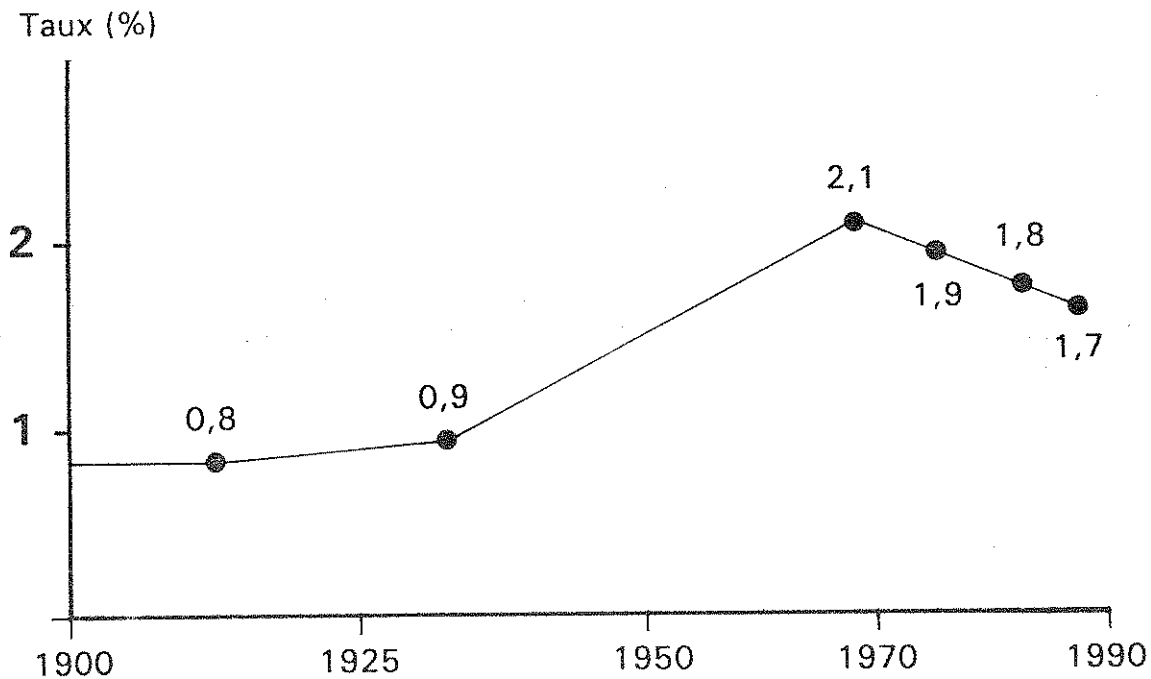
L'analyse détaillée de l'évolution de la population du monde au cours du XX^e siècle met donc en évidence qu'on ne peut la résumer, contrairement à ce qui est souvent avancé, à une exponentielle ; mais qu'elle a eu plus normalement l'allure d'une

(3) Malgré la création d'hôpitaux et, dans les territoires administrés par la France, de centres de recherches comme les Instituts Pasteur.

(4) Alfred Sauvy : *La Terre et les hommes* ; Economica, Paris, 1990.

(5) Gérard-François Dumont : *Démographie* ; Dunod, Paris, 1992.

Graphique 1
L'évolution du taux d'accroissement de la population mondiale au XX^e siècle



Source : APRD

courbe logistique, avec des changements de rythme vers 1930 et vers 1968 qui se sont traduits à chaque fois par une modification de l'allure de la courbe du taux d'accroissement et par conséquent de celle de la croissance de la population.

DEUX SPÉCIFICITÉS DE LA CROISSANCE

Ces trois phases se traduisent dans la croissance démographique du XX^e siècle par deux spécificités : un phénomène semblable à celui du XIX^e siècle et un autre très différent qui tient à la géographie de la croissance. Celle du XIX^e siècle était essentiellement le fait des pays du Nord. La population de l'Europe est en 1900 trois fois supérieure à celle de l'Afrique. Le Japon, fermé sur

lui-même jusqu'à l'ère Meiji (1868) comme la Chine en proie à de graves conflits internes pratiquent un isolationnisme, à l'écart des bénéfices du progrès technique occidental, qui les enferme dans les rythmes douloureux de l'ancien régime démographique marqué par la primauté de la mortalité.

La croissance du XX^e siècle a une géographie totalement différente. Certes, les pays du Nord continuent à bénéficier de progrès dans l'espérance de vie et voient pour la plupart leur population augmenter ; mais cette augmentation est largement enrayée par ce que nous avons appelé des guerres civiles européennes (1914-1918 et 1939-1945) et par l'évolution des comportements de fécondité. En revanche, les pays du Sud vont bénéficier très rapidement de l'arrivée des techniques contre la mort mises au point dans les pays du Nord. D'où le poids considérable qu'ils ont acquis dans la croissance démographique du XX^e siècle, surtout à partir de la phase d'implosion.

La croissance du XX^e siècle prolonge un phénomène déjà constaté dans les pays du Nord : la concentration urbaine, qui résulte à la fois du *croît* naturel et de l'émigration rurale, dont la composante interne est la plus importante même si elle comporte aussi un aspect international. Au XIX^e siècle, la population mondiale était incontestablement rurale, y compris dans les pays les plus développés, puisque le taux d'urbanisation n'était que de 10 % en 1900. Dans les années 90, celui-ci va dépasser 40 %. Il y avait environ 163 millions de citadins en 1900, il y en aura plus de deux milliards en l'an 2000.

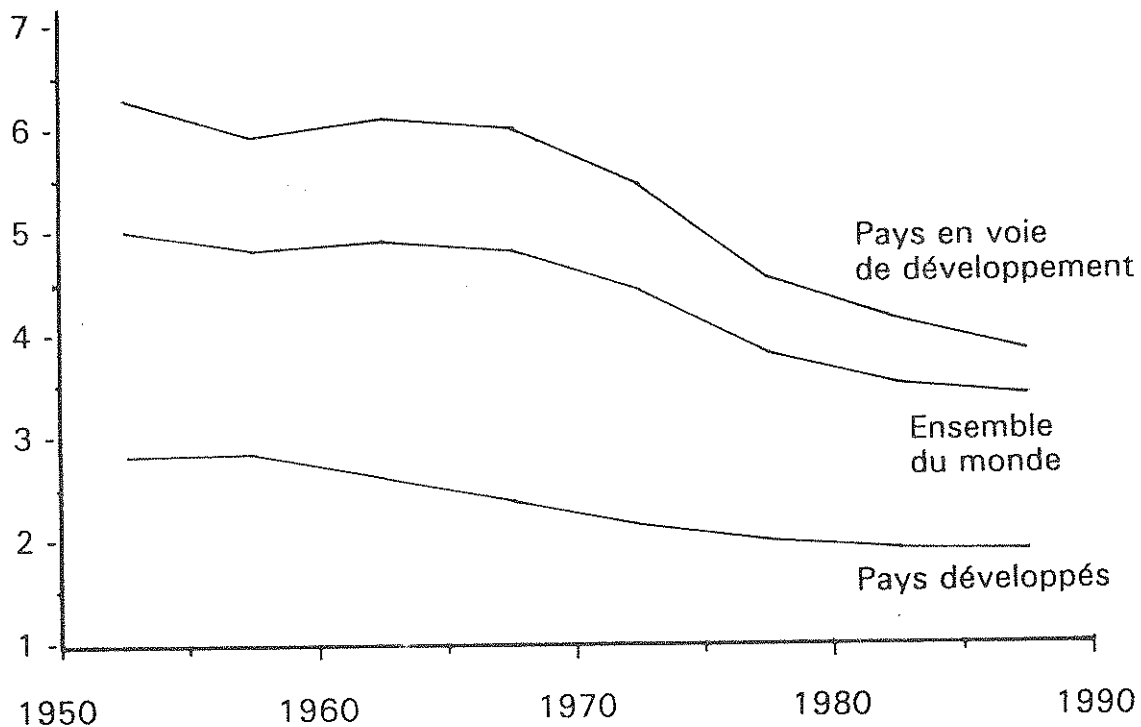
La montée de l'urbanisation ne s'explique pas par la création de villes nouvelles — qui apparaissent comme des exceptions résultant de décisions politiques et plutôt comme des desserrements de zones urbaines que comme des créations vraiment *ex nihilo* — mais par la croissance de cités déjà existantes. Celles-ci deviennent ainsi de très grosses agglomérations, et le nombre de celles comptant plus d'un million d'habitants augmente. De 11 en 1900, elles passent à 33 en 1990. À l'augmentation du nombre des agglomérations millionnaires s'ajoute leur dimension de plus en plus spectaculaire. La plus peuplée, Tokyo-Yokohama, dépasse les 20 millions d'habitants, Mexico et São Paulo au Brésil frôlent les 20 millions, New York dépasse les 15 millions.

La population mondiale au XX^e siècle

En 1992, 13 aires métropolitaines comptent plus de 10 millions d'habitants ; elles seront 21 en l'an 2000 et pas une seule ne sera en Europe. Cela reflète le basculement démographique de la population mondiale, puisque les 11 mégacités de 1900 étaient presque toutes localisées au Nord, sur le continent européen (Londres, Paris, Berlin, Saint-Petersbourg, Moscou) et dans l'est des États-Unis (New York, Chicago, Philadelphie). Les trois exceptions, Tokyo, Pékin et Calcutta, résultaient moins de l'évolution du XIX^e siècle que d'un rôle politique et économique dans des royaumes ou empires fort anciens ; mais dans leur propre pays, en 1992, Pékin (11,4 millions) a été dépassé par Shanghai (14,1) et Calcutta (11,1) par Bombay (13,3).

Graphique 2
L'évolution de la fécondité dans le monde

Nombre d'enfants par femme



Source : D. Noin, *op. cit.*, p. 81.

Tableau 1

Les dix plus grandes agglomérations urbaines en 1990 (millions d'habitants)

Tokyo - Yokohama	20,520
Mexico	19,370
São Paulo	18,420
New York	15,650
Shanghai	12,550
Calcutta	11,830
Buenos Aires	11,580
Séoul	11,330
Bombay	11,130
Rio de Janeiro	11,120

Source : J.-C. Chesnais, *La population du monde* ; Bordas, Paris, 1991.

LA PREMIÈRE RÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE

Les chiffres de croissance cités ci-dessus sont spectaculaires, et ils donnent lieu à nombre de déclarations apocalyptiques par des personnes souvent bien intentionnées mais qui méconnaissent généralement la logique propre des mécanismes démographiques. La croissance de la population mondiale au XX^e siècle, aussi importante qu'inédite, n'est pas une sorte de phénomène incontrôlé, insaisissable, voire incompréhensible. Au contraire, elle résulte d'une volonté humaine largement partagée : celle de faire baisser la mortalité. L'augmentation de la population de la planète n'est pas le fruit d'une fécondité plus élevée, mais d'une mortalité beaucoup mieux maîtrisée. L'importance de son affaiblissement justifie de parler d'une révolution démographique qui apparaît comme la première ⁽⁶⁾ si l'on considère qu'elle en précède une seconde correspondant à la forte baisse de la fécondité dans les pays du Nord à partir des années 60.

Cette première révolution démographique provient des progrès économiques et médicaux qui ont permis l'effondrement des taux de mortalité fort élevés rythmant les anciens régimes démographiques. Les taux de mortalité infantile ont été divisés par 10,

(6) Gérard-François Dumont : *Le Festin de Kronos* ; Fleurus-Essais, Paris, 1991. Compte rendu de cet ouvrage dans la livraison de mai 1992.

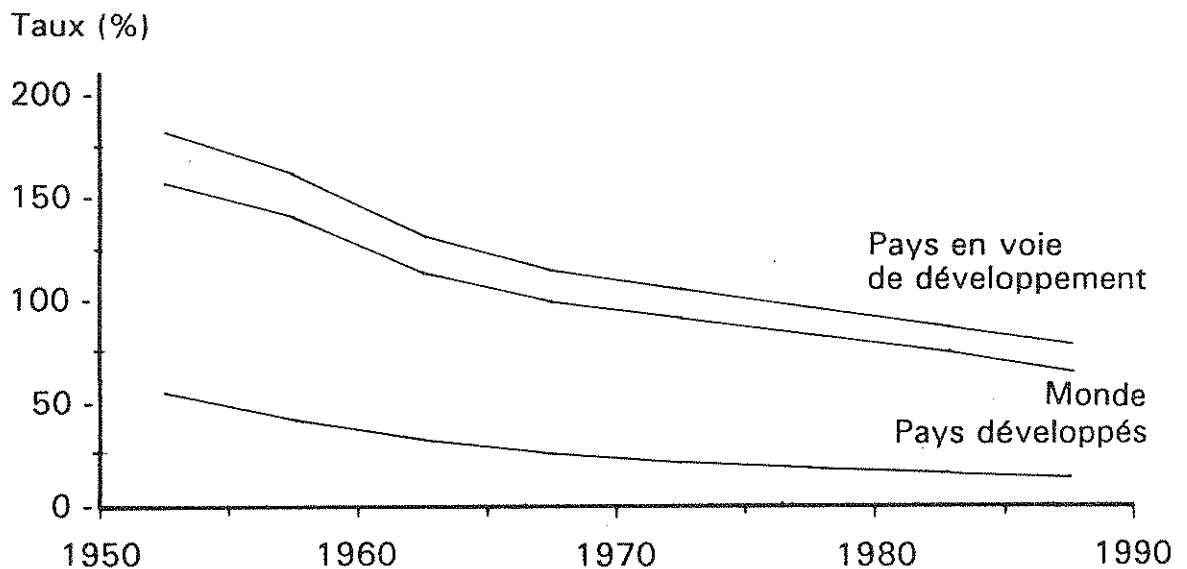
20, 30 ou même 40 dans certains pays. Là où près d'un enfant sur trois décédait dans sa première année de vie, la révolution sanitaire a permis parfois d'abaisser cette proportion à moins d'un pour cent. Les taux de mortalité maternelle, autrement dit de femmes en couches, ont diminué dans des proportions tout aussi spectaculaires. Les taux de mortalité des enfants et des adolescents ont baissé à l'unisson.

L'écrasement de ces taux, inimaginable non seulement dans l'absolu, mais également quant à la rapidité avec laquelle il est intervenu dans pratiquement tous les pays du monde, a provoqué une augmentation considérable de l'espérance de vie, au point qu'à la question de savoir quel est le phénomène le plus important du XX^e siècle, jamais vu dans l'histoire des sociétés et des civilisations, il conviendrait de répondre que la vie des hommes a plus que doublé. Les hommes restant plus longtemps locataires sur la Terre ⁽⁷⁾, ils y sont nécessairement, à tout moment, plus nombreux. L'augmentation de la population mondiale est donc le résultat direct d'un progrès humain considérable, attendu depuis la nuit des temps, la baisse de la mortalité, sur laquelle les hommes s'accordent le plus souvent. La croissance démographique ne résulte donc pas d'une augmentation de la fécondité.

La première révolution démographique se traduit dans la première phase du schéma de la transition démographique par un écart accru entre le taux de natalité (qui ne varie guère, reste stable ou diminue légèrement) et celui de mortalité qui diminue considérablement. Il en résulte un niveau élevé du taux d'accroissement. Par exemple, l'examen de ces taux pour l'Inde estimés à partir des recensements décennaux et des informations disponibles montre que l'Inde est jusqu'à 1921 dans l'ancien régime démographique caractérisé par des taux naturels élevés et se traduisant, suivant les conditions du moment, par une croissance ou une décroissance démographique. Ainsi, de 1901 à 1911, la population de l'Inde augmente de 5,75 % ; mais elle diminue de 0,31 % entre 1911 et 1921. De 1921 au recensement de 1971, la fécondité reste constante, tandis que la mortalité baisse à un rythme qui va s'accroître après 1950, ce qui se traduit par une progression de l'augmentation naturelle de la population. Le taux est de 11 % de

(7) L'espérance de vie à la naissance a été estimée à plus de 65 ans pour l'année 1991. Elle était inférieure à 30 ans en 1750.

Graphique 3
L'évolution de la mortalité infantile dans le monde



Source : D. Noin, *op. cit.*, p. 99

1921 à 1931, de 14,22 % de 1931 à 1941, de 13,31 % de 1941 à 1951, de 21,64 % de 1951 à 1961 et de 24,80 % de 1961 à 1971. La baisse amorcée pendant la période 1971-1981, avec un taux d'accroissement de 24,69 %, signifie que l'Inde est entrée dans une nouvelle phase de la transition : mortalité et fécondité baissent de façon simultanée.

La baisse de la mortalité entraîne systématiquement une augmentation de la population. L'intensité de cette augmentation est fonction de la rapidité de la baisse, du rythme d'évolution de la fécondité et des changements qui affectent la pyramide des âges. Les taux de croissance sont généralement plus élevés quand la mortalité baisse plus rapidement. D'où le caractère spectaculaire de l'évolution dans la plupart des pays du Tiers Monde qui enregistrent des taux d'augmentation élevés, plus que ceux enregistrés lorsque les pays d'Europe étaient dans la même situation, car ces derniers ont connu une baisse plus lente de la mortalité et parfois des délais de latence plus réduits, voire quasi inexistants dans le cas de la France, entre la diminution de la mortalité et celle de la fécondité.

LE POIDS DES CONTINENTS

Examiner la population mondiale dans son ensemble aboutit donc à regarder les évolutions de trop loin, car la population de la planète présente de grands contrastes régionaux, également des contrastes intrarégionaux.

L'approche géographique met d'abord en évidence la divergence croissante des poids des différents continents. L'Asie qui en 1950 comptait sur son territoire 54,6 % de la population mondiale atteint 58,8 % en 1990. Dans la même période, le poids de l'Amérique latine augmentait de 6,6 à 8,5 % et celui de l'Afrique de 8,91 à 12,2 %. En revanche, tandis que l'Océanie restait stable à 0,5 %, la proportion de la population de la planète résidant en Amérique du Nord, en Europe et dans l'ex-URSS diminuait nettement, respectivement de 6,6 à 5,2 %, de 15,6 à 9,4 % et de 7,2 à 5,4 % ⁽⁸⁾.

Ces évolutions sont inverses de celles du XIX^e siècle, au cours duquel les taux de croissance de l'Europe, de l'Amérique du Nord (compte tenu de l'immigration) et des pays correspondant à la superficie occupée par l'ex-URSS étaient nettement plus élevés que ceux de l'Asie et de l'Afrique.

TROIS NIVEAUX DE PEUPEMENT

Le bilan de ces évolutions met en évidence la répartition du peuplement à la surface de la Terre, qui est d'une grande diversité. Trois niveaux apparaissent : des zones de hautes densités s'étalant sur une superficie importante ; des foyers de peuplement d'étendue limitée ; et des espaces très peu occupés, voire vides.

La cartographie de la population mondiale souligne d'abord trois ensembles humains couvrant des surfaces minoritaires de continents et qui, à eux trois, représentent la moitié de la population mondiale occupant moins de 5 % de la surface des terres. Le premier ensemble démographique mondial — environ 1,3 milliard

(8) Daniel Noin : *Atlas de la population mondiale* ; La Documentation française, Paris, 1991.

Tableau 2
Population des continents (en millions)

Région	1700	1800	1900	1950	1990
Europe	95	146	295	392	498
Ex-URSS	30	49	127	180	289
Amérique du Nord	2	5	90	166	276
Amérique latine	10	19	75	166	448
Asie	433	631	903	1 377	3 113
Afrique	107	102	138	222	642
Océanie	3	2	6	13	26
Total	680	954	1 634	2 516	5 292

Source : J.-C. Chesnais, *op. cité.*

d'habitants — couvre l'est et le sud de la Chine plus la Corée, le Japon, Taiwan et dans une certaine mesure le Vietnam. Le second, un peu moins peuplé — environ 1,15 milliard d'habitants — se trouve également en Asie. Il correspond à la quasi-totalité de l'Inde — alors que la Chine peuplée n'occupe que le cinquième des terres chinoises —, au Bangladesh, au Sri Lanka et à une partie du Pakistan. Le troisième est en Europe, dont les zones les plus denses (Benelux, Allemagne, Angleterre, Île-de-France, Milanais, Suisse essentiellement) représentent environ 200 millions d'habitants.

La caractéristique commune à ces trois foyers est d'avoir une dimension continentale ou internationale, tandis que les autres zones de peuplement de la Terre n'ont qu'une dimension régionale et ne s'étendent que sur une superficie réduite du pays auquel elles appartiennent. On peut en citer dix, quatre en Amérique, quatre en Afrique et deux en Asie.

Aux États-Unis, les deux zones de haute densité sont au nord-est l'ensemble dominé économiquement par New York qui s'étale jusqu'à la lisière du Canada, et à l'ouest l'aire métropolitaine de Los Angeles. Dans le reste des Amériques, les deux foyers significatifs sont la région urbaine de Mexico et celle de São Paulo. Les quatre espaces densément peuplés d'Afrique sont la façade maritime du Nigeria et des pays voisins, Bénin et Togo ; la

La population mondiale
au XX^e siècle

vallée du Nil et dans une moindre mesure le littoral du Maghreb ; enfin les hautes terres d'Afrique centrale et orientale, essentiellement le Rwanda et le Burundi.

L'Asie offre un territoire nettement peuplé et dense en Indonésie avec les îles de Java et Madoura (120 millions d'habitants) et aux Philippines avec l'île de Luçon. Les autres sites de ce continent ne sont pas des zones de peuplement importantes, pas plus que le reste de la planète. La majeure partie de la surface du globe représente donc des espaces vides ou à peu près. En dehors des zones citées ci-dessus, les densités sont donc très limitées, faibles. Ces territoires comprennent il est vrai des espaces moins favorables aux activités humaines en raison du milieu géographique : zones arides ou steppiques (Arabie, Asie centrale, Kalahari,

Tableau 3
Contrastes dans les densités (1991)

Les plus fortes		Les plus faibles	
Monaco	18 000	Groenland	0,02
Macao	15 444	Malouines	0,2
Hong Kong	5 695	Guyane française	0,8
Singapour	4 738	Mongolie	1,4
Malte	1 230	Namibie	1,8
Bangladesh	809	Mauritanie	2,0
Bahreïn	804	Australie	2,2
Taiwan	635	Botswana	2,2
Barbade	567	Islande	2,3
Maurice	537	Surinam	2,4
Corée du Sud	438	Libye	2,6
Pays-Bas	401	Canada	2,7
Porto Rico	370	Tchad	4,0
Japon	332	Gabon	4,5
Liban	326	République centrafricaine	4,8
Belgique	325	Niger	6,3
Rwanda	284	Mali	6,7
Sri Lanka	265	Congo	6,7
Inde	261	Angola	6,8
Salvador	252	Bolivie	6,8
Royaume-Uni	234	Arabie Saoudite	7,2
Israël	233	Soudan	10,3
Jamaïque	227	Algérie	10,9
Haïti	227		

Source : APRD.

Sahara) et zones froides des hautes latitudes (Groenland, Nord-Canada, Nord de l'Europe et de la Sibérie). Mais nombre d'espaces sur les cinq continents sont peu peuplés pour des raisons plus historiques que physiques.

Autrement dit, on ne peut établir de corrélation parfaite entre les zones de plus haut peuplement, le climat et le relief par exemple. Même si les hautes densités ne se rencontrent que dans des espaces bénéficiant de conditions physiques relativement favorables, « ces dernières ne peuvent rendre compte des concentrations observées »⁽⁹⁾. Les zones de peuplement dense sont le fruit d'évolutions politiques, culturelles, économiques et sociales très complexes, de faisceaux de facteurs divers. Mieux connu parce que plus récent est le peuplement de l'Amérique du Nord, dont on sait qu'il résulte d'une immigration massive et de la fécondité élevée de la population immigrée.

CONTRASTES DÉMOGRAPHIQUES

Aux contrastes de peuplement, il faut ajouter les différences considérables dans les situations démographiques. S'opposent *grosso modo* les continents du Nord (Europe, Amérique septentrionale, Asie du Nord) ainsi qu'un continent dont le peuplement est à dominante européenne (Australie) et ceux du Sud (Amérique latine, Afrique, Asie orientale et méridionale). Le Nord a généralement les caractéristiques suivantes : taux d'urbanisation plus élevé, structure par âge plus vieillie, taux de mortalité faible, fécondité basse, solde migratoire positif, taux de croissance peu élevé, voire négatif dans certains espaces. Le Sud présente les caractéristiques inverses : taux d'urbanisation moitié moins élevé, structure par âge très jeune, taux de mortalité élevé malgré des baisses spectaculaires, fécondité assez élevée malgré des diminutions parfois très importantes, solde migratoire généralement négatif, même s'il a été positif dans les régions qui offrent le meilleur développement, taux de croissance assez élevé, même s'il est en diminution. Ce panorama a l'inconvénient d'être trop global pour traduire fidèlement la réalité. Dans les pays du Nord, l'Irlande a une fécondité au-dessus du taux de remplacement des générations

(9) Daniel Noin : *op. cité.*

La population mondiale
au XX^e siècle

Tableau 4
Pays riverains et différences de densité (1991)

Égypte	54	Libye	2,6
Tunisie	51	Libye	2,6
États-Unis	26	Canada	2,7
Nigeria	71	Cameroun	24
		Niger	6,3
Cameroun	24	Gabon	4,5
		Congo	6,7
		République centrafricaine	4,8
Rwanda	284	Zaïre	16,1
Burundi	207	Tanzanie	28,5
Vietnam	205	Laos	17,3
		Cambodge	39,2
Syrie	69,2	Irak	39,3
Israël	233,3	Jordanie	34,7
Allemagne	222,7	France	103,6
Portugal	113	Espagne	77,2
Royaume-Uni	234	Irlande	50
Salvador	252	Honduras	47,3
Costa Rica	60,8	Nicaragua	30
Haïti	227	République Dominicaine	149

Source : APRD.

et un solde migratoire négatif, la Roumanie a un taux de mortalité assez élevé et un solde migratoire apparemment négatif, l'Albanie enregistre également des conditions de mortalité défavorables. Dans les pays du Sud, les nouveaux pays industrialisés (Taiwan, Singapour, Corée du Sud, Hong Kong et Macao) connaissent des indicateurs équivalant à ceux des pays du Nord. C'est également le cas de différentes îles des Caraïbes (Barbade, Cuba), de l'île Maurice...

DISPARITÉS RÉGIONALES

La réalité démographique est également très contrastée au niveau infranational dans la quasi-totalité des pays. Un fait à souligner est, chez les deux géants démographiques la Chine et l'Inde, la persistance de très grandes disparités régionales ⁽¹⁰⁾. En Chine, la fécondité s'échelonne de 1,33 enfant par femme à Pékin, ce qui est un des taux les plus bas du monde, équivalant à celui de l'Italie ou de l'Espagne, à 4,16 au Tibet. Pour l'Inde, des estimations de 1986 donnent 2,3 enfants par femme au Kerala et 5,4 en Uttar Pradesh. Cette différence se retrouve pour la mortalité infantile, qui est de 22 au Kerala contre 118 en Uttar Pradesh (en 1989). Ainsi apparaît le plus généralement une relation entre la fécondité et la mortalité.

En Europe même, il existe en 1990 des différences entre la fécondité de la Suède (2,1) et celle de l'Espagne (1,3), écart notable dans la mesure où la mortalité infantile est plus faible en Suède, ce qui contredit la relation précédemment invoquée.

LES PERSPECTIVES

Dans un monde où les taux qui mesurent les évolutions démographiques sont différents selon les régions, estimer la croissance de la population mondiale a une signification limitée, d'autant plus que toute perspective repose sur des hypothèses dont le choix reste aléatoire. Une certitude peut cependant être affirmée avant de résumer les projections possibles : c'est que la population mondiale est normalement amenée à continuer de croître, compte tenu de l'inertie propre aux phénomènes démographiques et d'une poursuite espérée de la baisse de la mortalité permise par les progrès économiques ⁽¹¹⁾ et sanitaires ; mais la décélération est acquise ⁽¹²⁾.

(10) Michel Cartier, Jacques Véron : « Chine et Inde : une comparaison » ; *Économie prospective internationale*, 2^e trimestre 1992.

(11) Sur les aspects économiques, lire Jean-Didier Lecaillon : *Démographie économique* ; Litec, Paris, 1992.

(12) « L'alarmisme est dépassé », écrit Jacques Vallin dans *La population mondiale* ; La Découverte, Paris, 1986.

La population mondiale
au XX^e siècle

Cependant, un ralentissement rapide de la croissance démographique mondiale, voire une baisse de cette population, ne pourraient résulter que d'événements très graves : détérioration des conditions sanitaires, mortalités épidémiques (sida) ⁽¹³⁾, catastrophes climatiques, guerres meurtrières. Si l'on considère ou si l'on espère que ces événements n'auront qu'une portée quantitative limitée, deux voies principales s'offrent à l'avenir. La première est celle d'une stabilisation de la population mondiale entraînée par le jeu de la transition démographique qui est à l'origine à la fois de la forte croissance des années 40, 50, et 60 et de la décélération intervenue depuis. Le monde irait alors vers *L'homme stable* ⁽¹⁴⁾, ce qui conduirait à un chiffre de 11 329 942 000 d'habitants en 2100 dans l'hypothèse moyenne de la Banque mondiale. Cela signifierait pour l'ensemble du XXI^e siècle une augmentation de 82 % contre 285 % au XX^e siècle.

Tableau 5
Les 12 pays les plus peuplés en 1990 et la projection de leur population
en 2025 selon une hypothèse moyenne
(en millions, territoire actuel)

1990		2025	
Chine	1 140	Chine	1 650
Inde	853	Inde	1 420
Ex-URSS	290	Ex-URSS	367
États-Unis	251	Nigeria	338
Indonésie	189	États-Unis	313
Brésil	150	Indonésie	255
Japon	124	Brésil	246
Nigeria	119	Bangladesh	219
Bangladesh	115	Pakistan	213
Pakistan	115	Mexique	154
Mexique	89	Japon	128
Allemagne	79	Éthiopie	112

Source : J.-C. Chesnais, *op. cité*.

(13) Selon Luc Montagnier, « il y a un danger mondial d'épidémie secondaire à l'épidémie du sida », car « il est à craindre que l'existence d'une population de plusieurs millions d'individus aux défenses immunitaires affaiblies favorise la résurgence de maladies très contagieuses que l'on croyait jugulées dans notre monde développé » ; *Le Monde*, 24 et 25 janvier 1993. C'est déjà le cas aux États-Unis où la tuberculose revient en force dans les populations affaiblies par le sida et la pauvreté.

(14) Pour reprendre le titre du livre de Jean-Marie Poursin ; Gallimard, Paris, 1989.

Cette projection suppose que la très faible fécondité de certains pays du Nord ne soit pas durable et imagine une baisse assez lente de la fécondité dans le Sud, contrairement aux constats réalisés dans certains pays. En revanche, il est difficile de dire si elle est optimiste ou pessimiste relativement à la mortalité. Jean Bourgeois-Pichat ⁽¹⁵⁾ a calculé une autre perspective avec comme hypothèse un alignement de tous les pays du monde sur les fécondités les plus basses connues : 1,2 enfant par femme, soit le niveau de l'Espagne en 1992. Dans cette hypothèse, la population mondiale s'accroît jusqu'à un maximum de 9,4 milliards en 2080 pour diminuer ensuite jusqu'à disparaître totalement... en 2400.

Ces perspectives n'offrent naturellement pas des prévisions, mais des éléments de réflexion. Si l'on veut bien se limiter à une portée historique humaine, c'est-à-dire à une cinquantaine d'années, il demeure trois réalités :

1 - En raison des progrès réalisés et à venir tendant à diminuer la mortalité, la croissance de la population mondiale semble acquise, sauf catastrophes majeures imprévisibles.

2 - Cette croissance se traduit par un changement considérable de la répartition de la population entre les grandes régions, changement qui est encore accentué si l'on considère les différences de composition par âge mettant en évidence « la montée des déséquilibres démographiques » ⁽¹⁶⁾.

3 - Les indicateurs moyens mesurant l'état et l'évolution de la population mondiale ont une signification relativement limitée, car les réalités régionales et infrarégionales mettent en évidence des disparités considérables. L'évolution de ces indicateurs est parfois étonnamment rapide, mais ses conséquences sur le chiffre des populations sont ralenties par l'inertie propre aux phénomènes démographiques.

Gérard-François DUMONT

*Professeur à la Sorbonne,
directeur de l'Institut
de démographie politique*

(15) « Du XX^e au XXI^e siècle : l'Europe et sa population après 2000 » ; *Population*, n° 1, janvier-février 1988.

(16) Gérard-François Dumont, Alfred Sauvy et alli : *La montée des déséquilibres démographiques* ; Economica, Paris, 1984.